

INTRODUCTION

Andrew OLIVER

L'INTERTEXTUALITÉ est décidément à l'ordre du jour. Le mot fait couler autant d'encre aujourd'hui que naguère « structuralisme ». Je dis bien « mot » et non pas « concept », car il était évident jusqu'ici et il le sera davantage une fois que le lecteur aura achevé de parcourir les pages de ce deuxième numéro de *TEXTE* que ce terme si souvent invoqué par la critique contemporaine recouvre une multitude de relations entre textes divers. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'il règne à propos d'« intertextualité » une anarchie terminologique car il est évident que chacun sait à peu près ce qu'il entend lorsqu'il s'en sert ; il sait également à peu près comment s'en servent les autres. La difficulté réside dans l'« à peu près » et dans l'utilité d'un terme qui paraît désigner des phénomènes multiples. C'est ce qui conduit Gérard Genette, avec la remarquable précision conceptuelle et terminologique qui est sienne, à nuancer et à définir dans *Palimpsestes*¹ les différents champs de recherche intertextuelle. Il paraît certain que les catégories genettiennes seront appelées à renouveler les études dans ce « nouveau » domaine exactement de la même manière que *Figures III* révolutionna les études narratologiques. Et s'il est un théoricien dont nous regrettons l'absence dans ce volume c'est bien Genette².

Par contre nous nous réjouissons de la présence de bon nombre de ceux qui se sont penchés sur le problème de la théorisation de l'intertextualité. Les travaux de Michael Riffaterre, caractérisés par une finesse d'analyse exemplaire sont connus de tous. Un bel exemple de cette finesse est présenté dans les pages consacrées à la « Production du roman : l'intertexte du *Lys dans la vallée* » où Riffaterre se donne pour but non

1 Gérard GENETTE, *Palimpsestes. La Littérature au second degré* (Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1982).

2 L'autre grande absente est cet autre chercheur qui a réintroduit le terme « intertextualité » dans le lexique critique contemporain — Julia Kristeva. Une mise au point de ses réflexions intertextuelles par l'auteur de *Sémiotikè* aurait été du plus grand intérêt.

6 TEXTE

seulement d'analyser l'intertexte du *Lys* mais aussi de « *montrer en quoi l'intertextualité affecte la représentation de la réalité dans le roman.* » La définition que donne ce critique de l'intertextualité illustre d'ailleurs l'importance qu'il accorde au code herméneutique et à la prise de conscience chez le lecteur de l'existence de l'intertexte:

Par *intertextualité*, il faut entendre le conflit du texte et de l'intertexte. Le texte devient une unité de signifiante, unifiant en un tout symbolique perçu en simultanéité les sens successifs de ses composantes lexicales et syntaxiques, lorsque le lecteur perçoit que ce texte est complémentaire d'un intertexte dont il inverse les marques ou qu'il annule ou avec lequel il forme une opposition binaire.

Riffaterre ira jusqu'à qualifier d'« intertextualité obligatoire » le problème de la représentation dans le *Lys* : « *Le problème de la représentation dans le Lys dépend au contraire d'une intertextualité obligatoire. Obligatoire en ceci qu'on ne comprend pas, ou on ne comprend qu'à moitié, si la lecture du texte n'est pas régie par la présence parallèle de l'intertexte.* » ; « *Or ce qui rend cette perception impérative, c'est que tous ces intertextes sont dérivés du symbole central — du lys du titre —, et que leurs rapports respectifs avec le narratif ou avec la mimésis du discours des personnages dépendent soit d'une mention explicite du lys, soit des sèmes qui constituent la représentation du lys dans le sociolecte.* ». Lecture séduisante du roman de Balzac, certes, mais qui ne manquera pas de susciter des controverses auprès de certains car la théorisation riffaterrienne ainsi que le genre d'analyse proposée sont considérées par un critique comme Uri Eisenzweig (« Un Concept plein d'intérêts ») comme de l'élitisme et une volonté d'institutionnaliser le savoir. Pour Eisenzweig, « *le privilège institutionnel de l'intertextualité correspond à sa nature épistémologique.* »:

L'on pourrait ainsi se demander si le privilège du détail, dans le fonctionnement intertextuel, ne serait pas simplement corrélatif du privilège du statut professoral.

Statut qui, dans une telle perspective, irait d'ailleurs bien au delà de celui de l'enseignant universitaire traditionnel. En fait, et précisément en ce qu'il *théorise* sa pratique, c'est-à-dire en installant le savoir professionnel au centre d'une conception dialectique de la lecture et de la littérature, le praticien de l'intertextualité semble prétendre à un titre auquel même le plus magistral des professeurs d'antan n'aurait osé rêver.

Cet affrontement de perspectives offre, naturellement, un intérêt certain pour qui réfléchit sur la question de l'idéologie du savoir, sur les rapports

entre université et critique et dans une perspective plus large sur le problème des relations entre théorie et pratique.

TEXTE est fondé, on le sait, sur le principe de l'exploration de la notion même de « texte ». Il se voudrait un carrefour d'échanges qui facilite le dialogue entre les tendances les plus diverses. C'est pourquoi nous avons offert à Michael Riffaterre un droit de réponse face aux arguments de Eisenzweig. Il en a profité pour réaffirmer, dans « Sémanalyse de l'intertexte », les principes de sa pratique et de sa théorie. Et Riffaterre de conclure : « *En d'autres termes, la littérature, même lorsqu'elle se veut système et institution, ne peut pas ne pas être révolutionnaire, et cette production par réaction, cette promulgation d'idoles qui ne sert qu'à susciter leurs iconoclastes, a un nom — c'est l'intertextualité même.* ». On trouvera explorés par conséquent dans ce numéro de *TEXTE* non seulement des rapports intertextuels entre textes littéraires, mais aussi entre textes théoriques et critiques jusque dans leurs fondements idéologiques. Par ailleurs, ce n'est pas là le seul exemple d'un tel échange, car Michael Holland (« De l'Intertextualité : métacritique ») propose une analyse sévère de la notion même d'intertextualité au cours de laquelle il ira jusqu'à taxer toute théorisation de l'intertextualité et plus particulièrement la théorisation ricardolienne de « pathologique » :

[...] le *pathos* la théorie de l'intertextualité n'a pas son origine dans un simple écart entre celle-ci et son objet : il ne résulte pas d'un état de privation. Au contraire, il est dû à l'irruption dans le champ de la théorie, de cela même qu'elle cherche à se donner pour objet. [...] la théorie de l'intertextualité se mue d'emblée en (inter)textualisation de la théorie, dans la mesure où elle se comporte, face à son objet, selon les règles qu'elle lui attribue, devenant ainsi, *de façon non-spéculaire*, son propre référent.

Bref, il n'y a pas plus pure textualité que celle qui se pratique dans la théorie de l'intertextualité. Tout ce qui manque, c'est un sujet à cette pratique.

La réplique de Ricardou (« Le Texte survit à l'excité ») n'est pas moins véhémement que ne l'est la critique qui lui est adressée. Dans son dialogue avec Holland, le romancier/théoricien se livre à la fois à une analyse du « texte » de Holland, et à une mise au point de ses propres réflexions sur « *l'intertextualité restreinte* », en se servant comme objet de sa réflexion théorique... de sa propre pratique textuelle, démarche qui n'est pas sans rappeler l'effet intra-intertextuel — mais cette fois spéculaire — mis en relief par Holland. D'où des rapports intertextuels d'une complexité encore plus grande : le critique/théoricien, Holland dialogue avec les

écrits et les paroles (sous forme d'interventions lors de colloques) théoriques du romancier/théoricien, Ricardou, dans le cadre d'une réflexion suscitée par l'uvre de Maurice Blanchot et conclut son interrogation en niant le bien-fondé de la théorisation ricardolienne. Le théoricien/romancier, Ricardou, prend à partie celui qu'il considère comme son adversaire, pratique sa théorie et théorise sa pratique afin de réfuter la théorisation de Holland. Chemin faisant, Ricardou formule des observations dont les présupposés idéologiques ne sont pas sans rappeler ceux de Eisenzweig :

[...] un excès de science, cela est fort connu, risquerait de [...] rendre infertile. Ainsi se sont construits, complices, deux personnages complémentaires vis-à-vis du texte. D'une part, exempt de théorie, l'auteur : celui qui fait et ne sait rien. D'autre part, exempt de pratique, le professeur : celui qui sait et ne fait rien. Fonctionnant selon cette parcellisation du travail, l'Université est cet appareil idéologique qui établit, en matière de littérature, une coupure institutionnelle de la pratique et de la théorie.

et propose des exégèses d'une érudition digne de... Riffaterre! On comprend, dans de telles circonstances, qu'attribuer des explications idéologiques à la théorisation de l'intertextualité est pour le moins hasardeux. Une fois de plus on ne peut que constater l'imprécision conceptuelle que recouvre le terme. Ainsi on trouve sous la plume de Ricardou ces réflexions à propos de l'«intertexte»:

En effet, l'intertexte général, ou ensemble de tous les textes, se subdivise, opératoirement, en plusieurs espèces d'intertextes restreints. [...] nous pourrions nommer *graphotexte*, ou ensemble des textes assumés par le même signataire, *anthologicotexte*, ou ensemble des textes de signataires différents réunis dans un même livre, *bibliotexte*, ou ensemble des textes évoqués nommément dans un texte [...] *syntexte* l'intertexte composé de l'ensemble des textes dont chacun, sans appartenir à aucune des catégories précédentes, entretient un nombre remarquable de rapports avec le texte en cause.

tandis que pour Riffaterre, plus simplement, « *L'intertexte est l'ensemble des textes que l'on retrouve dans sa mémoire à la lecture d'un passage donné.* » alors que Daniel Bilous (« Intertexte/pastiche : l'intermimotexte ») attribue à l'intertexte une fonction métonymique : « [...] *l'intertexte, c'est le tout convoqué et représenté par sa partie.* » Et encore, pour Paul Zumthor, comme l'indique le titre de son article — « L'Intertexte performanciel » — l'intertexte n'est pas autre chose que l'actualisation du texte dans sa performance et sa réception : « *La transmission de bouche à oreille opère littéralement le texte, l'effectue. C'est la performance qui, d'une communication*

orale, fait un objet poétique, lui conférant l'identité sociale en vertu de quoi on le perçoit et le déclare tel. La performance est par là constitutive de la forme. ».

Quant à l'intertextualité, pour Riffaterre « [...] il s'agit d'un phénomène qui oriente la lecture du texte, qui en gouverne éventuellement l'interprétation, et qui est le contraire de la lecture linéaire. »³. Pour Bilous, à l'instar de Genette⁴, « L'intertextualité désigne [...] les relations entre deux ou plusieurs textes, collection que l'on peut symétriquement considérer comme un ensemble social, tant il est vrai que s'y inscrivent, de façon lisible, de vifs conflits idéologiques. ». La visée de Wladimir Krysinski (« Le 16 juin 1904 et après... ») n'est pas identique bien que semblable, qui consiste à analyser *Ulysse* dans ses rapports signifiants avec le roman traditionnel ainsi que le roman moderne dans ses rapports avec *Ulysse*. Pour Krysinski « *Joyce aura* [...] donné accès au roman totalisant la réalité ambiante mais soumis à une auto-régulation par [des] procès inter-romanesques [...] » qui sont définis comme « les modifications et les ruptures formelles qui s'établissent entre deux romans et que l'on peut circonscrire en tant que jeu interrelationnel. Ces rapports de modification et de rupture sont dynamiques, car ils présupposent l'interaction et la rétroaction des structures formelles en position polémique ou dialectique. ». « Les procès inter-romanesques sont donc une des manifestations de l'intertextualité formelle du genre [qui] consiste à faire subir à toutes ces unités une série d'opérations métatextuelles dont le résultat le plus tangible est le polymorphisme du roman. »

Mode de lecture (Riffaterre), « relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes, c'est-à-dire, éidétiquement et le plus souvent, [...] la présence effective d'un texte dans un autre »⁵ (Genette/Bilous), résorption, interaction et « rétroaction des structures formelles en position polémique ou dialectique » (Krysinski), les grandes tendances de la théorisation intertextuelle sont présentes dans ce volume dans leur pluralisme un peu déroutant, il faut bien le dire. D'autre part, l'extension du terme se trouvera encore élargie par l'article de B.T. Fitch où il est question non seulement des rapports entre textes (en l'occurrence d'un même auteur) mais aussi entre langues : « [...] l'intertextuel est à la fois interlinguistique et intratextuel. ». Une telle problématique est bien entendu fascinante à plus forte raison qu'elle a été à peine explorée jusqu'ici : pourtant elle ne peut manquer d'agiter les eaux déjà fort troubles de l'intertextualité.

3 « L'Intertexte inconnu », *Littérature*, n° 41, 1981, pp. 5-6.

4 *Op. cit.*, p. 8.

5 Genette, *op. cit.*, p. 8.

On comprend, en effet, les efforts louables de Hans-George Ruprecht (« *Intertextualité* ») pour apporter de la rigueur dans un domaine où l'imprécision paraît avoir droit de cité. Ce critique fustige ce qu'il caractérise comme « *critique littéraire journalistique* » où « [...] l'adjectif intertextuel *est parfois employé au seul titre d'une 'pluralité d'écoute' (R. Barthes), emploi assez discutable, et même à éviter puisqu'il contribue à la prolifération incontrôlable, dans le texte, de 'codes' et de 'pistes' de lecture.* ». Ruprecht insistera sur une approche fondée sur l'observation « *des phénomènes structurables à partir des acquis de la Textlinguistik et de travaux sémiotiques récents.* » et dans ce sens il se rapprocherait de Riffaterre et de Krynski.

Pour ma part, je me rallierais davantage à la perspective de Vincent Kaufman (« Contrats sans paroles ») qui s'étonne que les théories de l'intertextualité fassent jusqu'ici si peu de cas de l'importance du lecteur dans l'actualisation du texte qui seule permet des rapports entre textes :

[...] il me semble étonnant que la plupart des recherches consacrées à l'intertextualité ne rencontrent le problème de la place que celle-ci fait occuper au lecteur qu'à titre de corollaire ou de clause obligée. Ainsi, la fonction rhétorique (ou si l'on veut), pragmatique de ce qu'on a parfois appelé 'parodie ironique' [...] a été la plupart du temps assimilée à un geste critique, voire didactique, par lequel on opposait la littérarité d'un texte à la pseudo-naturalité d'un autre.

Par ailleurs la fine analyse de Kaufman établit l'équilibre délicat entre théorie et critique que cette revue cherche à promouvoir et fournit ainsi l'occasion d'une autre réplique implicite à Michael Holland qui voulait que la théorisation de l'intertextualité existe seulement dans des rapports non-spéculaires avec elle-même. L'article de Kaufman aborde en outre par le biais de l'étude de l'aspect parodique de « *la stratégie perverse* » des nouvelles de Louis-René des Forêts, l'une des questions capitales en matière intertextuelle, celle du pastiche et des relations qu'entretient tout lecteur avec pastiche et pastiché:

Transférée au niveau de la relation entre le texte et le lecteur, l'exemption symbolique propre à la stratégie perverse mettrait ainsi celui-ci à une double place. Celle d'une part d'un tiers-exclu au regard duquel ce qui lui est donné à lire semble n'exiger aucun répondant: le texte paraît en effet répondre de lui-même [...] alors que le lecteur en est en fait, et même s'il l'ignore le seul garant, qu'il est requis de façon absolue par un discours qui contourne de cette façon la question de sa propre autorisation, qui s'avance en se dissimulant. Ce qui entraîne ce même lecteur dans une commune soustraction au symbolique et le transforme ainsi d'autre part en un complice, avec lequel l'entente va de soi, puisque c'est précisément son discours qui est tenu [...]

[...] l'exploitation parodique d'un discours que l'on ne fait que réciter, tel un rôle au théâtre, est lié à une stratégie visant à impliquer l'autre, à exercer sur lui une maîtrise [...]

La même préoccupation informe l'article dense, fouillé, convaincant de Daniel Bilous qui mène de front deux problématiques : les rapports pasticheur/ uvre pastichée ; les rapports lecteur/mimotexte :

La lecture d'un pastiche simple prend toujours la forme d'un *texte à texte* double. Au plan de la production, entre le pasticheur et l'œuvre dont il veut abstraire le style. Au plan de la réception, entre lecteur et mimotexte, c'est l'illusion, fondée sur nombre de méprises, d'un pacte culturel qui me lie à l'encodeur, communion qui conduit inévitablement à se mirer en sa propre culture littéraire. La question: « j'ai lu cela, mais où? » occulte cette autre: « l'ai-je seulement lu? » Avec l'écriture d'un pastiche double, la réception prend la forme d'un *texte à texte*: la confrontation intermimotextuelle est incontournable.

Sous un éclairage différent, ces questions sont aussi au cœur du travail de Pierre Laurette (« l'Ombre du pastiche »). partir de ses réflexions sur la nature du pastiche (« *Dans sa spécularité bizarre le pastiche se veut être le double parfait mais néanmoins parfaitement distinct de l'uvre pastichée. C'est ce mode d'énonciation spécifique qui donne un caractère ambigu au pastiche. La parité, la ressemblance ou la similitude fondent paradoxalement l'acte de différenciation qu'est la réécriture.* ») Laurette en viendra à spéculer sur les possibilités de création de pastiche par l'intermédiaire d'un ordinateur — ce qui ajoute au lexique déjà encombré de l'intertextualité la possibilité d'une interdiscursivité pluridisciplinaire... qui est précisément le champ de recherche de Marc Angenot. Les recherches annoncées dans le texte programmatique d'Angenot (« Intertextualité, interdiscursivité, discours social »), d'une envergure des plus ambitieuses, ont ceci de fascinant à mon sens : après avoir constaté l'absence de consensus sur l'emploi et le sens du terme « intertextualité », Angenot, loin de prôner l'imposition impérialiste d'une stratégie intertextuelle limitative, finira par exposer comme conséquence éventuelle de sa *praxis* critique l'éclatement de tout système clos, de toute « vérité » théorique ou méthodologique :

Il me semble qu'une analyse du discours social telle que j'en ai suggéré les grandes lignes, — c'est-à-dire d'une façon à peu près opposée en tout à l'idée romantique du *Zeitgeist*, — aurait pour conséquence de réfuter tout structuralisme immanent comme toute procédure d'interprétation causale immédiate,

c'est-à-dire qu'elle permettrait de se débarrasser à la fois du fétichisme de l'Art et de la Science et de la fétichisation dogmatique de l'Idéologie.

Est-ce à dire que les partisans de l'approche d'Angenot participent de l'anarchie terminologique et conceptuelle dont chacun se lamente, qu'il ne peut y avoir d'échange qui vaille dans le domaine des recherches sur l'intertextualité? Une fois de plus la tolérance idéologique dont fait preuve notre collègue de McGill me paraît exemplaire. Il ne s'agit pas désormais de désigner par le terme « intertextualité » n'importe quelle relation entre textes, ni de masquer un flou conceptuel sous un flou terminologique, mais bien plutôt d'admettre que « *la notion d'intertextualité est l'enjeu d'affrontements significatifs dans certains secteurs de la vie intellectuelle contemporaine* » et « *mettant cartes sur table, [d']expose[r] et [de] manifeste[r] sa propre problématique tout en laissant voir de quelles filiations théoriques elle provient et quelles visées elle est censée accomoder.* » Une telle modestie au service d'une telle précision théorique aurait l'avantage de ne privilégier aucun discours. L'intertextualité ne serait chasse gardée pour quiconque — philologue, sémioticien ou herméneute. Chacun serait amené à situer son discours par rapport à celui d'autres théoriciens et critiques, à entamer le dialogue interdiscursif, inter-théorique, inter-idéologique — la plus grande aventure intertextuelle possible.

Université de Toronto